

# CHRONIQUES

---

## LE CENTENAIRE DE MAURICE JÓKAI<sup>1</sup>

---

Tous les grands hommes de l'époque héroïque de la littérature hongroise, — époque qui a créé la poésie classique du pays, laquelle sert encore de modèle de nos jours, — sont nés dans les vingt-cinq premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est en 1800 que le défilé commence avec Mihály Vörösmarty, qui, avec ses épopées en hexamètres, avec ses drames en vers, dont le style rappelle à la fois celui de Shakespeare et celui des romantiques français, avec sa philosophie pessimiste et son lyrisme pathétique, ouvrit, pour ainsi dire, la fanfare du romantisme hongrois. En 1817 naquit János Arany, dont l'épopée de grande envergure a chanté les traditions populaires ; il a élevé la langue du peuple hongrois au plus haut niveau artistique et figuré dans ses personnages les variations les plus importantes du caractère hongrois à travers l'histoire. Le troisième est le poète lyrique Sándor Petőfi, qui exprime les sentiments simples et subtils de l'enfant du peuple, l'oscillation perpétuelle du sentiment hongrois entre les extrêmes de la gaieté et de la tristesse. Toute l'Europe l'applaudit. Le dernier venu fut le créateur du roman hongrois, celui qui raconta l'existence magyare, et décrivit d'innombrables types de la société hongroise : Maurice Jókai.

Voilà pourquoi les centenaires des poètes hongrois se suivent à court intervalle. Celui de Vörösmarty a été fêté par la Hongrie intégrale des heureuses années de paix, celui d'Arany par une nation morne et déprimée, au temps de la guerre. Lors de la fête

1. Maurice (Mór) Jókai, est né en 1825 à Komárom (Hongrie), mort en 1904 à Budapest.

de Petőfi, le peuple hongrois, déchiré par le Traité de Trianon en quatre États, cherchait dans son glorieux passé un soutien moral pour l'incertain avenir. Le centenaire de Jókai, en 1925, nous appelle à tourner nos regards douloureux vers la ville de Komárom, — lieu de naissance du poète — qui ne nous appartient plus aujourd'hui que par la langue et par l'histoire, et non plus politiquement. Et pourtant déjà s'ouvrent devant les participants à la solennité des perspectives encourageantes pour la régénération future de leur patrie.

Jókai est l'un des rares écrivains hongrois qui ont réussi à rompre les barrières de notre isolement linguistique, et à pénétrer dans la littérature mondiale. La plupart de ses œuvres sont traduites en de nombreuses langues, plusieurs ont paru en français et ont trouvé de nombreux lecteurs<sup>1</sup>. Cependant un étranger ne peut guère saisir l'importance et l'attrait tout spécial que l'œuvre de ce grand et charmant poète revêt pour nous. Je voudrais aider le lecteur européen à s'en rendre compte.

Jókai, je l'ai dit, est par excellence le créateur du roman hongrois. Bien avant lui, il est vrai, il y eut en Hongrie quelques écrivains qui firent des essais de ce genre, le principal d'entre eux est le baron Miklós Jósika qui, dans ses romans historiques, à la manière de Walter Scott, a fait renaître le passé hongrois. Cependant ce n'étaient que des tentatives qui n'avaient ni la perfection de la vie, ni la riche variété du style épique, ni l'originalité dans la peinture des caractères. Et c'étaient des imitations de formes étrangères ; ces fleurs de luxe transplantées ne parvenaient pas à s'acclimater dans notre terrain — d'une nature si particulière. Jókai, lui, créa une forme de roman spécifiquement hongroise ; il en fit la peinture exacte des sentiments et des types de son pays. L'âme hongroise ne disposait jusqu'alors d'aucun miroir pour se contempler. C'est Jókai qui lui tendit le miroir nécessaire et ainsi lui donna conscience de sa propre existence. Dans ses romans chaque lecteur reconnaissait, plein d'étonnement, son propre entourage, les personnes qui vivaient sous ses yeux, qu'il voyait au cours de son existence journalière. Il reconnaissait les paysages, les intérieurs, toutes les scènes de la vie de famille et de la vie sociale. Il reconnaissait les destinées des siens, les complications de leur vie morale, leurs attitudes. Il reconnaissait surtout les idées et les sentiments de ses compatriotes, nettement caractérisés, leur idéal patriotique et humain. Bref, il retrouvait dans les œuvres

1. Une bibliographie des romans et nouvelles de Jókai en langues étrangères est en cours parution par M. Zoltán Ferenczi, *Magyar Bibliofil Szemle*, 1925 [t. 2], pp. 177-187.

de Jókai l'image complète, et d'une richesse merveilleuse, du monde hongrois, considéré par un magnifique tempérament magyar.

Jókai représentait exactement le bourgeois hongrois du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa culture, le tour de ses idées, ses goûts, ses façons de voir, son humeur, étaient les mêmes que ceux de son public. Son sentiment principal est cet optimisme qui animait les Hongrois de l'époque romantique, et avec lequel ils se mirent à leur grande tâche d'élever la Hongrie au niveau de l'Europe. Car la Hongrie, sous le poids des souffrances séculaires, était restée arriérée ; mais grâce à cet optimisme elle réussit, en deux générations, à rattraper le temps perdu. Le Hongrois aime à fredonner en travaillant ; après avoir achevé son ouvrage il aime à retrouver des amis et à écouter des récits ingénieux et inventifs. C'est là qu'est l'origine de nos chants et des contes populaires. Durant le grand travail du relèvement national, les Hongrois de même écoutèrent avec délices, les poèmes de Vörösmarty, d'Arany et de Petöfi, les romans de Jókai. Ce dernier leur plut d'autant mieux qu'il leur parlait d'eux-mêmes, de leur propre vie. Il s'était assis en quelque sorte au milieu d'un cercle d'auditeurs et ceux-ci lui ressemblaient, sauf qu'ils n'avaient pas ses facultés d'observation, sa force créatrice, sa fantaisie, et l'art avec lequel il savait conter.

Le nombre des œuvres de Jókai est extrêmement grand. Il rivalise par l'étendue des œuvres avec les grands poètes romantiques de la France. L'édition jubilaire de ses œuvres, parue lors des solennités données en son honneur en 1894, compte cent volumes, plus de deux mille feuilles imprimées ; et, durant les dix années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, ce nombre augmenta encore de dix volumes. La partie principale de son œuvre consiste en romans dont la presque totalité trouvent leur sujet dans le passé et le présent de la nation hongroise. De tels chiffres suffisent à démontrer quelle richesse de types, quelle variété d'images magyares ont été créées par l'inépuisable imagination de Jókai. Cependant les critiques avaient raison lorsqu'ils lui reprochaient de travailler trop vite et trop facilement ; c'est pourquoi la valeur de ses œuvres est inégale, mais l'invention et l'adresse de l'écrivain ne manquent jamais de séduire le lecteur, même dans ses œuvres les moins réussies.

Dans sa jeunesse Jókai subit l'influence des écrivains romantiques de son âge, celle de Victor Hugo, de Dumas père et même d'Eugène Sue, mais il parvint vite à développer sa propre manière d'écrire, un style à son usage personnel et qui s'adapte au tempérament hongrois. Cependant les traits principaux de ses romans

sont identiques à ceux du roman romantique. L'action en est toujours frappante, abondante en péripéties inattendues, en épisodes colorés. Il ne répugne pas à l'extraordinaire, à tout ce qui surpasse les mesures normales, au fantasque, au surnaturel, mais aussi et surtout à la contemplation. Il met en scène des enthousiasmes flamboyants, des passions pathétiques, des souffrances exceptionnelles. Ses héros sont d'une grandeur surhumaine et tout leur réussit ; ils ne craignent rien, ils triomphent de tous les dangers et surmontent chaque obstacle.

C'est tantôt soit un savant quasi génial, tantôt un amoureux, qui séduit les femmes sans la moindre difficulté, tantôt un duelliste qui l'emporte sur tous ses adversaires, un athlète ne connaissant point de rivaux, un artiste extraordinaire : parfois toutes ces perfections sont réunies en une seule personne. La critique hongroise a constaté déjà du vivant de Jókai que ses personnages n'étaient que les créations de sa fantaisie. Cependant, la masse des lecteurs en fit ses délices, de jeunes âmes visionnaires trouvèrent là leur idéal. Des milliers de jeunes filles offrirent leur premier amour innocent aux héros splendides et invraisemblables de Jókai et des milliers de jeunes gens idéalistes les choisirent comme modèles.

Il convient d'ajouter que ces êtres exceptionnels ont une signification plus profonde. A des degrés divers, ils personnifient une certaine ambition nationale, un idéal du magyarisme. Ils sont les porteurs de nos enthousiasmes populaires. Ils sont en même temps les héros de cette grande lutte nationale que la Hongrie a entreprise afin de s'assurer une place parmi les peuples de l'Europe ; lutte d'une part contre les circonstances défavorables, d'autre part contre elle-même, contre ses propres tendances. Naguère notre peuple, héritier d'un long passé de batailles, ne concevait la grandeur que sous la forme militaire. C'est chez Jókai qu'apparaît pour la première fois, idéalisé à l'usage des masses, le héros de la civilisation moderne : l'homme d'État, l'écrivain, le savant, le technicien. La figure en est encore naïve et fantaisiste, mais elle frappe d'autant plus l'imagination des hommes simples. L'analyse psychologique des héros n'est ni plus réelle ni plus illusoire que celle qu'on trouve chez Victor Hugo et chez Dumas père. Les écrivains romantiques n'ambitionnaient point de créer des chefs-d'œuvre psychologiques. Leur public ne le leur demandait pas. Un peu de vraisemblance extérieure lui suffisait, le reste devait exciter sa sympathie ou son antipathie.

Cependant, l'essentiel des romans de Jókai ne se trouva nullement dans ses personnages, mais dans la peinture fidèle du milieu

qui les entoure. Autour de ces héros si exagérément colorés, fourmille une multitude d'hommes vrais ; ce ne sont que des figures épisodiques, mais elles sont sans exception des types humains, pleins de vie. Le poète en a créé des centaines, pour ainsi dire toute une nation ; on y trouve toutes les variétés des types les plus différents. De simples pâtres illettrés qui, sur la grande plaine hongroise — aujourd'hui cultivée, mais en friche au temps de Jókai — faisaient paître leurs moutons, leurs chevaux et qui se fondaient dans la nature selon les préceptes d'une philosophie qui n'a jamais été exprimée sur le papier. Guidés par leurs instincts, ils ne sont jamais embarrassés que lorsqu'ils rencontrent les formes compliquées de la vie civilisée. Jókai aime à douer ces primitifs d'une certaine ruse naturelle et ils réussissent à duper les hommes des villes. Ensuite viennent les *betyárs* (bandits) de la pouda, dont le type, au temps de Jókai, n'était pas encore complètement supprimé. Ceux-là sont chevaleresques et cruels à la fois. Voici, à côté d'eux, innombrables, des paysans sages, rusés, taciturnes. Leur parole est lente, lorsqu'ils discutent entre eux ou avec les seigneurs, mais ils sont pleins de bonne humeur et leurs visages reflètent un esprit naturel. Jókai aime cette humanité-là, il comprend sa manière de parler, il est charmé de sa sagesse primitive, il s'amuse de sa gaieté. Il connaît jusque dans le détail sa vie, son travail, la disposition de sa maison, ses affaires de famille, sa vie morale et ses superstitions. Il aime aussi bien le vieux paysan lourdaud que son fils, le jeune gaillard audacieux et amoureux, qui, une fleur sur son chapeau et sifflant, fait claquer son fouet, lorsque son chemin le conduit devant la fenêtre de sa bien-aimée. L'amour qu'il décrit est toujours pur. Il n'accentue jamais les traits à la façon des écrivains naturalistes. Il y a encore beaucoup de rousseauisme dans sa conception des paysans. Jókai voit l'homme simple dans la lumière d'une moralité pure et non corrompue par la civilisation.

Après les paysans viennent les bourgeois de la ville, les artisans, les commerçants rusés, les avocats, les prêtres. De petits gentilhommes, vivants sur leurs terres dans des maisons délabrées, fiers de leur noblesse ; aux élections ils exercent leurs prérogatives politiques, ils boivent assidûment au bonheur de la patrie, ils soutiennent des procès infinis pour des héritages imaginaires, mais ce sont d'honnêtes gens, et leur philosophie de la vie est saine. Les chefs des comitats, les préfets, les sous-préfets, dirigent d'une manière patriarcale les affaires du peuple qui leur est soumis. Ils connaissent bien tous les détours à l'aide desquels les pauvres gens cherchent à échapper à la loi, et ils les contrecarrent en se

servant des mêmes détours. Il y a parmi eux de drôles de figures, des maniaques grotesques, des possédés d'une idée qui par leurs extravagances font l'éternel étonnement de leur entourage. Aventuriers, héros d'une brillante carrière et d'échecs retentissants, amoureux romantiques qui, pour une belle femme, entreprennent des choses inouïes, rêveurs à l'âme poétique, rudes bretteurs, admirables soldats. Voici des gentilshommes de fortune moyenne, qui s'évertuent à imiter les aristocrates et qui se ruinent ; voici des magnats aux fortunes énormes qui se jettent dans la politique, ou d'autres qui se jettent avec le même zèle dans la débauche et finissent par se ruiner. La vie hongroise du milieu du siècle dernier n'a pas de traits de caractère qu'on ne puisse retrouver dans les œuvres de Jókai, et personnifiés dans une figure quelconque.

Seules les femmes, en proportion, sont assez pauvrement représentées dans cette incomparable galerie. La matrone dure, énergique, sage, mais bonne et bienveillante, qui, à force de travail, conserve les biens et le prestige de la famille et élève ses enfants ; la jeune paysanne, coquette avec les hommes mais qui ne dépasse, cependant, jamais certaines limites ; la fille du fermier, fraîche, vierge et fidèle, la ménagère crierde et querelleuse, voilà à peu près ce que nous montre Jókai. Autour d'elles nous rencontrons, il est vrai, des créatures pâles, passionnées, de vraies mangeuses d'hommes, mais nous les reconnaissons aussitôt : ce sont des figurantes de la parade romantique et non de vraies femmes. Si maître de son art, ici Jókai devient gauche et embarrassé. La vénération avec laquelle il considère la femme lui ôte sa clairvoyance habituelle. Les rapports des sexes n'ont pas grande importance pour lui, le plaisir des sens occupe très peu de place dans sa poésie, et s'il en parle çà et là, c'est avec la fantaisie naïve d'un adolescent.

Ajoutons que Jókai est l'un des plus grands paysagistes qui soient. Il connaît également bien toutes les contrées de la Hongrie : les montagnes boisées des Carpathes, celles de Transylvanie, le charme étrange de la grande plaine, les paisibles collines transdanubiennes, où pousse la vigne. Ses descriptions sont d'une couleur inimitable ; elles ne montrent pas la nature immobile mais en mouvement, dans un tour dramatique. Au-dessus d'elle flotte un halo pathétique, paysages héroïques, exagérés dans le coloris et dans les lignes, ressemblant aux peintures tumultueuses des paysagistes romantiques.

Quant à l'humour de Jókai il faudrait le comparer à celui de Dickens. Mais il est plus naïf, dépourvu d'amertume et de satire.

Cet humour se nourrit d'un sens très vif du comique ; il est bienveillant, et s'amuse sans inéchanteté. L'ancienne vie hongroise a produit une multitude de gens singuliers et bizarres, qui se sont entortillés, en quelque sorte dans une manie quelconque, et sont ainsi restés en arrière, tandis que le monde, autour d'eux, avançait à pas de géant. Mais il y a aussi ceux qui ont devancé leur époque, et dont certaines façons se sont développées d'une manière hypertrophique, au détriment d'autrui. Jókai les a piqués à la pointe de sa plume, comme ferait un collectionneur d'insectes. Il les a tournés et retournés, il les a contemplés de tous les côtés, pour le divertissement de ses lecteurs. Jókai a beaucoup fait usage de figures et de destinées de ce genre, et c'est peut-être par là qu'il nous enchante le plus.

Comme homme et comme écrivain, Jókai présente un caractère presque enfantin. Il contemple toujours le monde, la nature et les hommes avec une espèce d'étonnement naïf. De même que l'enfant s'éloigne des grandes personnes, de même Jókai conserve toujours une certaine distance vis-à-vis des autres. Son optimisme n'est point le résultat d'une philosophie consciente, c'est un optimisme naïf et puéril, qui ne peut pas croire à la méchanteté des hommes. De là son extraordinaire spontanéité.

Sa vie a été calme et sans grands événements. Pendant sa jeunesse il s'est laissé entraîner dans les luttes pour la liberté, en 1848-49. Il est vrai qu'il n'a pas été soldat, comme Petőfi, mais à côté de ce compagnon génial, il a été l'un des chefs de la proclamation de la liberté le 15 mars 1848, et pendant la guerre de libération il a servi la cause hongroise comme publiciste. Après la débâcle, il se vit forcé de vivre caché, de fuir l'autorité impériale autrichienne. Il vécut ensuite paisiblement, travaillant comme romancier, entouré d'une vénération grandissante. Son prestige devint vite indiscutable. Député au Parlement il obtint des succès comme orateur, mais n'ambitionna jamais un rôle dans la politique active. Le centenaire de sa naissance est une grande fête nationale pour la Hongrie, et il est fêté avec enthousiasme jusque dans les plus petits villages.

ALADÁR SCHÖFFLIN.

(Budapest).